Document generated on 04/23/2024 10:57 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

La fille qui adapte

Annick Lefebvre

Number 164 (3), 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/86351ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lefebvre, A. (2017). La fille qui adapte. *Jeu*, (164), 72–75.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La fille qui adapte

Annick Lefebvre

En novembre, à l'Atelier 210 de Bruxelles, sera présentée l'adaptation belge de *J'accuse,* concoctée par son auteure, Annick Lefebvre, avec la complicité de la metteure en scène Isabelle Jonniaux. Retour sur leur processus de « belgisation » du texte.

À la suite de son passage aux Dramaturgies en dialogue du CEAD, en août 2015, Michael Delaunoy, directeur artistique du Rideau de Bruxelles, décide de recevoir trois auteur(e)s québécois(es) au RRRR Festival, événement de mise en lecture tenu dans son théâtre. Ainsi, avec Guillaume Corbeil et Olivier Sylvestre, je m'embarque pour la Belgique, en septembre 2015, avec pour seule idée de boire beaucoup de bière forte et de découvrir mes mots sous un angle différent.

Aussi, en apprenant que nos textes allaient être lus lors d'une soirée débutant à 17 h avec *Cinq visages pour Camille Brunelle* pour se terminer à 21 h avec *J'accuse*, j'ai perdu quelques crans d'enthousiasme ! Parce qu'arrive un moment où l'estomac du public lui rappelle que manger s'avère essentiel. Mais peu de gens ont pris le chemin de la désertion. Ce qui m'a rassurée et effrayée en même temps. Que diable allaient-ils bien pouvoir piger à ce texte que j'avais viscéralement vissé au Québec de 2015 ? Curieuse de mon obsession à ne pas vouloir que ma dramaturgie soit « universelle », Isabelle Jonniaux m'interrogera à propos de mon entêtement à demeurer « férocement locale », et je lui répondrai en ces termes : « Je ne vois pas en quoi le geste politique et personnel d'écrire du théâtre peut se faire avec, comme principale munition, une langue édulcorée et dépourvue de personnalité. Au-delà de la langue, j'exige d'écrire des pièces dont le système de référence s'écroulerait advenant une éventuelle reprise de l'œuvre. Parce que si le théâtre est un art vivant, il faut que le texte de théâtre le soit tout autant. Et pour ça, il faut accepter qu'il puisse agoniser sauvagement après avoir été joué. »

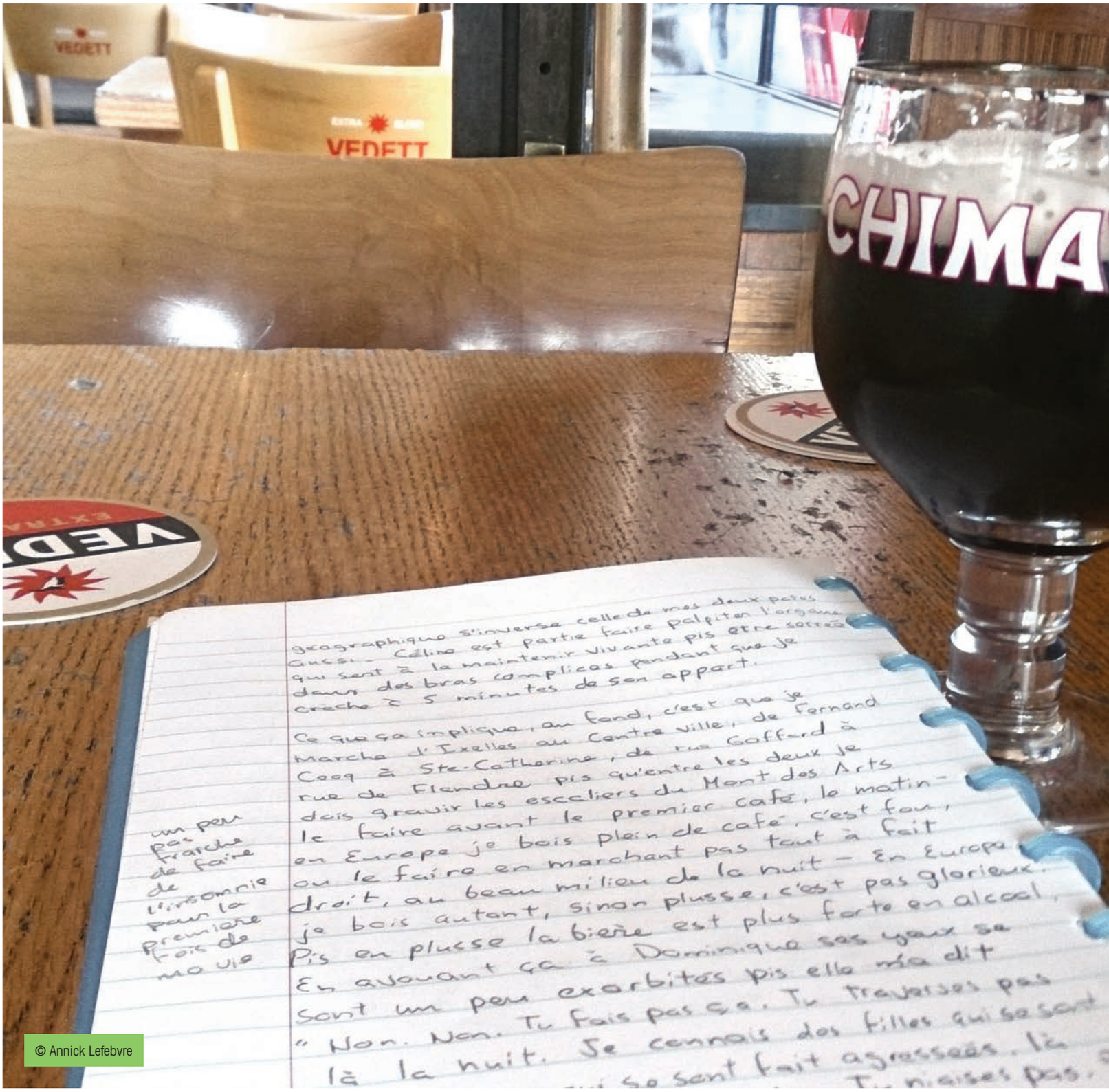
Nous étions dans la cour intérieure du Rideau de Bruxelles, et je me suis commandée une Moinette – bière blonde de fermentation haute à 8.5 % d'alcool, puis je me suis mise à épier la réaction du public. Bien sûr qu'il ne pigeait pas grand-chose à cette grande empilade de références à chez nous. Mais ce dont je me suis rendu compte, c'est que ce qui était transmissible et franchissait toutes les barrières, c'était le parcours émotif de ces cinq femmes et le fragile aplomb de leur prise de parole. Et ça, je ne sais pas si c'est parce que je ne m'en suis pas tenue qu'à une seule Moinette, mais ça me bouleversait.

SE LAISSER CONVAINCRE

Oui, bon, d'accord. *J'accuse* hors Québec, ça se pouvait. Mais on ne pouvait pas pousser l'audace jusqu'à en faire une production à l'étranger. Or, dans l'esprit d'Isabelle Jonniaux, qui venait d'en diriger la lecture, une production bruxelloise s'imposait. Lorsque je l'ai interrogée sur ses motivations, elle m'a répondu : « À travers le récit de ces cinq femmes, ton texte opère une dissection de la société et des individus qui y cohabitent. C'est cette approche-là qui m'intéresse. Et je n'ai pas seulement envie de monter le texte ! J'ai envie de recréer le processus d'interrogation du réel que tu as entrepris. Je veux garder ton écriture – elle est puissante – et, à travers elle, questionner mon propre pays, mettre à l'épreuve nos paradoxes, nos indignations, nos utopies, à

Séance de travail de la metteure en scène Isabelle Jonniaux et d'Annick Lefebvre pour l'adaptation belge de *J'accuse,* lors d'une résidence de l'auteure à la Bellone en juin 2016. © Fabienne Cresens

Tenter, en un si court laps de temps, de plonger dans l'inconscient collectif d'un pays qui n'est pas le mien me forçait à analyser les informations qu'on me prodiguait, en tentant de décrypter la part d'ombre, de non-dits et de malaise qui se cachait derrière ces témoignages.



© Annick Lefebvre

Photo promotionnelle pour *J'accuse,* qui sera présenté au Rideau de Bruxelles à l'automne. Sur la photo: Muriel Legrand, Jessica Fanhan et Sarah Lefèvre. © Gilles-Ivan Frankignoul

nous, les Belges. Je suis consciente du fait que nous n'avons pas la même histoire, pas la même culture et que nos identités ne se sont pas construites de la même manière (le Belge a-t-il seulement une identité ?), mais nous avons en commun des femmes, des hommes, des citoyens qui se démènent pour exister et donner un sens à leur vie. C'est ça qui me donne envie de monter ce texte et de te demander d'en faire une adaptation. »

Entendons-nous: je n'accepterais *jamais* d'adapter aucun autre de mes textes pour qu'il soit joué à l'étranger. Qu'ils se démerdent avec ce qui existe déjà, les étrangers ! Mais ce qui devenait intéressant, ici, c'est le côté anthropologique et inexorablement humain de l'aventure proposée. Me dire qu'il allait falloir que je mène une enquête et que je rencontre des gens m'apparaissait extrêmement *sexy*. Savoir qu'il faudrait que j'apprenne tout de l'histoire de la Belgique, des tensions entre Flamands et Wallons, de leur rapport aux migrants, etc., m'enthousiasmait énormément.

J'allais, dans un premier temps, prendre trois semaines pour faire un parcours typiquement touristique à Bruxelles (puisque je pense qu'on ne doit pas négliger les clichés et les évidences sur lesquelles sont basés une culture). Trois semaines pendant lesquelles je rencontrerais aussi les personnes ressources approchées par Isabelle pour m'aider à disséquer l'âme belge (en faisant quelques sauts chez Céline Delbecq, afin de regarder des reportages sur les fans de Lara Fabian). J'allais, par la suite, profiter de trois autres semaines à Bruxelles pour écrire, dans la quiétude de Passa Porta et de La Bellone, mes deux (prestigieux) lieux de résidence. Cela dit, les choses n'allèrent pas si rondement...

RÉÉCRIRE SA PIÈCE D'UN BOUT À L'AUTRE

La collecte de données et les rencontres furent galvanisantes. Tenter, en un si court laps de temps, de plonger dans l'inconscient collectif d'un pays qui n'est pas le mien me forçait à analyser les informations qu'on me prodiguait, en tentant de décrypter la part d'ombre, de non-dits et de malaise qui se cachait derrière ces témoignages. Malgré tout, le jour où je me suis assise devant les premières phrases du texte à adapter, ça m'a pris trois heures pour chercher « les bonnes équivalences ». Aussi, je me suis dit que j'allais manquer de temps. Mais surtout, lorsque j'ai montré le fruit de mon début d'adaptation à Isabelle, elle m'a dit que mes références étaient bonnes, mais que ce n'était pas nécessairement « les bonnes ». Aussi, pour que cela se puisse, il allait falloir que je modifie la structure de mes phrases et que je ne me contente pas seulement d'y insérer des référents différents. Il allait falloir que je réécrive ma pièce d'un bout à l'autre.

Et puis j'allais me confronter à d'autres types de problèmes. 1. Comment remplacer les « pis » dans le texte ? (Les « et », c'est vraiment moins *winner* pour bâtir une « dramaturgie de l'accumulation ».) 2. Comment gérer les sacres dans le texte ? (Un « putain », ça se conjugue mal !) 3. J'aime prendre des expressions québécoises et les déconstruire pour les détourner de leur sens initial. (Mais comme je ne suis pas belge, le fait que je déconstruise des expressions populaires de là-bas faisait croire à mes premiers lecteurs que je n'avais pas bien saisi leur sens.) 4. Dans le *J'accuse* québécois, je me plaisais à nommer les lieux à la manière d'un guide touristique, comme si les personnages à la fois faisaient partie intégrante et étaient touristes de leur propre vie, de leur propre ville. (Mais en Belgique, parce qu'on écoute ma pièce en se disant « une Québécoise vient nous parler de nous », cette posture d'auteure devient irrecevable, puisqu'elle donne au spectateur la sensation que je n'ai pas bien « intégré » leur culture.) 5. La chute d'un monologue qui repose sur Huguette Gaulin, le cœur d'un autre qui repose sur *Casse-Noisette*, la finale d'un troisième qui repose sur un discours patriotique, une vieille autofiction de peine d'amitié dans Montréal: *exit*.

Enfin, j'ai pensé mourir plusieurs fois en adaptant la *patente*. Parce que j'ai eu à accepter qu'Isabelle soit la seule à avoir une emprise sur ce que j'écrivais. Parce que *J'accuse* (belge), autant par sa langue que par son contenu, fait appel à des éléments tellement éloignés de mon ADN culturel que je suis incapable de mesurer son impact réel. Je ne peux qu'évaluer si le texte possède le bon rythme et le bon souffle. Mais sa force de frappe potentielle m'échappe. Et je crois que le contraire serait inquiétant. ●

Annick Lefebvre est, entre autres, l'auteure de *Ce samedi il pleuvait* et de *La Machine à révolte*. Sa pièce *J'accuse* a été finaliste du prix Michel-Tremblay, du Prix de la critique de l'AQCT et du Prix littéraire du Gouverneur général en 2015. Son théâtre est publié chez Dramaturges Éditeurs.